49e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 32 11 AOUT 1932

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Le Rév. Père Vernon Johnson

Sa conversion et la polémique qui l'a suivie

Sommaire. — La conversion d'un clergyman anglo-catholique par la voie intellectuelle. — I. Les trois étapes de la marche vers Rome. *a)* Le prisonnier de sainte Thérèse de Lisieux. *b)* Angoisses et recherches, d'où émerge finalement dans l'esprit la conviction. *c)* Oscillations et hésitations de la volonté, puis décision suprême et exécution. Anomalie déconcertante de l'Anglo-Catholicisme. — II. Polémique autour d'*One Lord, One Faith*. Douze arguments anglicans et la réponse catholique. La scission actuelle dans l'Anglo-Catholicisme.

Au mois d'août 1929, un religieux et clergyman anglican de la Société de la Divine Compassion, le Rév. Vernon Johnson, plus connu sous son prénom de « Father Vernon, » est passé au catholicisme romain.

La conversion d'un clergyman est un incident trop fréquent en Angleterre pour que l'opinion publique en général s'en émeuve beaucoup [1]. Cependant celle du P. Vernon fit quelque bruit, et provoqua des commentaires variés dans la presse religieuse catholique, anglicane et non-conformiste. Le P. Vernon était un prédicateur très couru, un directeur d'âmes réputé ; après 19 ans de ministère anglican et 15 ans de vie religieuse, sa décision pouvait paraître étrange. Ses amis anglicans regrettaient vivement son départ, et certains le qualifiaient de désertion et de trahison. Au mois d'octobre suivant, il fit paraître un livre intitulé *One Lord, One Faith,* [2] « *Un seul Seigneur, Une seule Foi,* » où il justifia sa démarche. « Le présent opuscule, » disait-il dans la Préface, « n'est qu'une simple explication en réponse à de nombreuses lettres où l'on m'a demandé quelles étaient les raisons de mon passage au Catholicisme. . De ces innombrables lettres, il ressort clairement que l'on attend de ma part une explication. Je l'offre, en toute humilité et en toute modestie, aux chers amis (anglicans) qui m'ont aimé, qui m'ont donné si cordialement leur confiance, et ne peuvent comprendre ma conduite. » Ce volume n'a pas l'importance, ni le suprême mérite littéraire de l'*Apologia pro Vita Sua*, où Newman, en 1864, justifia sa conversion, de même que la conversion du P. Vernon n'aura vraisemblablement pas l'influence profonde et durable qu'eut celle de Newman. Cependant il a une valeur littéraire très certaine : qualités de style mises à part, le récit est émouvant dans sa candide sincérité ; cette histoire d'une âme en proie à l'inquiétude religieuse présente un intérêt humain considérable. L'intérêt religieux qu'offre l'ouvrage est plus grand encore : il ajoute un document nouveau à la psychologie des convertis ; il a déclenché une polémique qui a précisé la position doctrinale actuelle des Anglo-Catholiques, — elle varie, comme on sait, quotidiennement, — ce groupement d'extrême droite de la Haute Eglise, qui se rapproche le plus du catholicisme romain qu'il désire sincèrement rejoindre, mais qui s'empêtre dans des illogismes et des négations qui rendent toute réunion impossible entre eux et nous, du moins pour longtemps.

Ces raisons nous justifieront d'entretenir nos lecteurs du P. Vernon, de sa conversion et de la discussion qui l'a suivie.

I

Les convertis viennent à la foi par des voies diverses. Parfois la grâce de Dieu apparaît comme le seul agent actif et opérant, la volonté de l'homme ne semble jouer qu'un rôle passif, et n'avoir d'autre mérite que celui de ne pas résister à la poussée de la grâce : de ce genre sont la conversion de S. Paul à Damas, celles de Félix et Pauline dans le *Polyeucte* de Corneille, celle de Henri Lasserre qui fut guéri à la fois de l'incrédulité et de la cécité par un miracle de N.-D. de Lourdes, dont il devint l'historien ; grâce abso-

[1] Depuis 1910, plus de 280 clergymen anglicans ont été reçus dans l'Eglise Catholique, dont douze à peine sont retournés à l'Anglicanisme *(The Universe,* 16 juin 1932). Autres chiffres, d'après le Dr Barges-Bayly, clergyman anglican converti : un millier environ de clergymen anglicans convertis depuis le Mouvement d'Oxford ; 281 dans les 30 dernières années dont 81 ont été ordonnés prêtres catholiques, et 9 seulement seraient retournés à l'Anglicanisme *(Croix* du 6 juillet 1932).

[2] **One Lord, One Faith.** Sheed and Ward. 31, Paternoster Row, Londres, 1929, 2 sh. 6 pence. — Le P. Folghera, O. P., a donné un bon résumé de l'ouvrage dans la *Vie Spirituelle,* septembre 1931, p. 149-161. — Une traduction française, par Mlles Mahieu et Tourneur, a paru aux « Editions du Pélican, » 46, rue Dussoubs, Paris, en 1931 ; in-12 de 188 p., 15 f. Les *Documents de la Vie Intellectuelle,* mai 1931, p. 221-226, ont reproduit quelques extraits de cette traduction. Pour la commodité de nos lecteurs, nous donnerons deux références : la première, à l'édition anglaise ; la seconde, à la traduction française, sans pourtant nous astreindre à suivre celle-ci, qui est d'ailleurs fort bonne.

lument imméritée, selon toutes apparences, dans S. Paul, Félix et Lasserre, et grâce méritée, dans la mesure où de belles vertus naturelles la peuvent mériter, dans Pauline. — D'autres convertis viennent à la foi par la voie intellectuelle : la raison, la logique leur impose finalement, parfois après une douloureuse période d'angoisses, de doutes et de recherches, la conviction que seul, le catholicisme détient la vérité : ce fut la route ou le calvaire que parcoururent Newman, Manning, etc. — D'autres, enfin, arrivent par la voie de la sensibilité, de l'émotion, de la volonté : Pascal, qui le savait bien, procédait à une préparation préliminaire à la foi en jetant d'abord l'épouvante de l'infini au cœur de l'incrédule ; Chateaubriand, dans son *Génie du Christianisme*, décrivait aux voltairiens de la Révolution les richesses de beauté et d'émotion que contient la religion pour les ramener à celle-ci ; exceptionnellement même, du dégoût de basses turpitudes, du remords, de l'épreuve, se dégage pour le pécheur l'impression que le catholicisme est la seul refuge où son salut soit possible. Bref, multiples sont les routes qui mènent ou ramènent à Rome.

Le P. Vernon vint au catholicisme par la voie intellectuelle, par trois années d'ardente réflexion et de douloureuse recherche. Sa conversion ne fut pas, comme ses ex-amis l'ont dit, le résultat d'un accès de déséquilibre mental. « La raison principale (de ma décision), » déclare-t-il, « fut celle-ci : je n'ai pu réfuter la prétention qu'émet l'Eglise Catholique d'être la seule Eglise véritable fondée par Notre Seigneur pour garder et enseigner la vérité à tous les hommes jusqu'à la fin des temps... ; seule, elle possède l'autorité et l'unité nécessaires à cette divine Vocation ; seule, elle donne, par sa Papauté, un sens effectif et opérant à la position qu'occupe Pierre dans l'Ecriture. A ce fait positif de l'Eglise Catholique, je ne pus échapper [1]. » Son récit, d'ailleurs, l'établit clairement.

Né le 6 juillet 1886, d'un père clergyman de la Haute Eglise et d'une mère de descendance calviniste, le P. Vernon eut, dès l'enfance, du goût pour la prédication. Il assemblait ses sœurs au jardin et leur adressait des homélies ; quand l'église était déserte, il grimpait dans la chaire paternelle et sermonnait un auditoire heureusement imaginaire. Il prit ses grades universitaires à Trinity College, Oxford, reçut les ordres anglicans, fit trois ans de ministère comme vicaire à Saint-Martin, Brighton, de 1910 à 1913, et, mû par un désir d'ascétisme, embrassa la vie religieuse dans la Société de la divine Compassion [2]. Il y demeura 15 ans, s'adonnant à la prédication avec un succès signalé, et à la composition d'ouvrages de dévotion, dont l'un, *Happiness (Le Bonheur)*, est très populaire.

Jusqu'à l'âge de 39 ans, il n'était jamais sorti d'Angleterre, il n'avait jamais douté de son Eglise ; il ignorait, il affectait d'ignorer l'Eglise Catholique. Rome lui était même antipathique :

« Je ne m'étais jamais occupé d'elle, j'étais pleinement satisfait de l'Anglo-Catholicisme... En bon Anglais, j'éprouvais jusque dans la moelle de mes os de la peur, de l'effroi, de la suspicion à l'égard de Rome, de la méfiance envers sa méthode, qui, à mes yeux, n'était qu'intrigue ecclésiastique et administration italienne, une hostilité latente qu'avaient développée en moi l'éducation et la tradition anglaises, — et tout cela, avec une vigueur extraordinaire... Ce fut même lorsque je soupçonnai que Rome pouvait bien « être dans le vrai » que je compris combien profonde était, dans ma subconscience, ma méfiance à son égard » (p. 9,-15).

« Jamais Rome ne s'était présentée à mon esprit comme un problème... Je la considérais comme la plus vaste des organisations chrétiennes, mais aussi comme celle qui avait commis les plus nombreuses et les plus lourdes fautes — notamment par son insistance sur les prérogatives du pape... Je nourrissais pourtant le vague espoir, je crois, qu'un jour, elle viendrait prendre la place qui lui revient dans une réunion définitive de toutes les Eglises chrétiennes ; mais, vraiment, cette réunion était trop lointaine pour qu'on s'en inquiétât beaucoup » (p. 17, 18,-20).

La plupart des Anglo-Catholiques se bercent d'une semblable chimère.

En attendant, et bien qu'il eût enseigné doctement à autrui le chemin du bonheur, son bonheur à lui fit un jour place à l'inquiétude religieuse.

Trois étapes jalonnent sa marche vers Rome : le déclenchement du doute, la « chiquenaude initiale », comme dirait Descartes ; puis une période d'angoisses et de recherches d'où émerge finalement la conviction que Rome est dans le vrai et l'Eglise Anglicane dans l'erreur ; enfin la période des oscillations, des hésitations pratiques de la volonté, qui se termine par la décision suprême et l'exécution. Nous allons parcourir avec lui ses étapes, en lui donnant le plus possible la parole.

A). — La secousse première lui fut donnée par sainte Thérèse de Lisieux (la « Petite Fleur » a converti et convertira encore bien d'autres anglicans). Et dans le cas du P. Vernon, les hasards purement fortuits arrivent si à point, entraînent des résultats si inattendus, si hors de proportion avec ce que l'on en pouvait attendre, que l'action d'une influence très douce, mais supra-terrestre, devient presque visible.

Vers la fin de 1924, la supérieure d'un couvent anglican où il donnait une retraite, lui mit par hasard entre les mains l'autobiographie de sainte Thérèse, l'*Histoire d'une âme*. Cette brochure, déclara-t-il sans ambages à la supérieure, ne l'intéressait pas ; il y avait jeté un coup d'œil dans une librairie catholique romaine, mais il l'avait jugée sentimentale, artificielle ; le livre « n'avait rien d'anglais ; c'était une nouvelle invention de Rome pour attiser la dévotion populaire ; bref, il

[1] Préface, p. 7, 8. — Trad., p. 13, 14.

[2] Cette communauté anglicane a sa maison à Stanford le-Hope (Essex) ; elle fut fondée en 1889 ; elle comprend des prêtres, des diacres et de pieux laïcs qui pratiquent la vie commune, les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance dans l'esprit de la règle franciscaine. (*Church of England Year Book*).

s'en méfiait » (p. 17,-19). La supérieure insistant, il emporta le volume. « Les deux premiers chapitres ne me dirent rien du tout ; de fait, je dus faire effort pour les lire jusqu'au bout. Cependant, peu à peu, le récit m'empoigna ; je ne saurais décrire quel fut mon état d'esprit lorsque, longtemps après minuit, je déposai le livre. Ce que je puis dire, c'est qu'il m'émut jusqu'au fond de mon être, plus qu'aucun autre ouvrage ne l'avait encore fait (p. 25, 26). La simplicité d'enfant avec laquelle la Sainte aimait Dieu, et son « Evangile de la souffrance » révélaient au P. Vernon le rôle de la souffrance dans la vie du chrétien, lui expliquait le mot de S. Paul : « Je réalise dans ma chair ce qui manque encore aux souffrances du Christ pour le salut de son Eglise ». Ce moine, cet ascète anglican ne l'avait pas soupçonné jusqu'alors. Pendant six mois, il vécut de l'émotion de cette lecture. Mais, ajoute-t-il, « je n'éprouvais aucune inquiétude sur ma position religieuse. Un an et demi s'écoula avant l'apparition des premiers tourments du doute et des affres de cette crainte qui devait envahir peu à peu mon cœur » (p. 25,-26).

Au mois de mai 1925, pendant les vacances de Pâques, sur une idée émise par sa sœur, il visita Lisieux. Là, une secousse plus forte se produit. Il connaît mal la langue, et de prime abord, en bon anglais anglican, il trouve tout ridicule et de mauvais goût, « étranger, sentimental, artificiel » ; les fleurs en papier autour de la châsse, la messe, après laquelle « un vieux prêtre fit d'un pas traînant le tour de l'église, accompagné d'un acolyte et d'une croix, précédé d'un bedeau des plus drôles, coiffé d'un tricorne et portant un bâton, au chant d'une litanie en une langue inconnue », bref, tout lui répugne (p. 27,-28). « Cette atmosphère étrangère me pesait, je ne pouvais me faire à ces façons » (p. 31,-31). « Si c'est là le catholicisme romain, je m'applaudis de n'être pas catholique romain » (p. 27,-28), conclut-il.

Mais la salle des reliques, « la cuiller, la fourchette dont la Sainte se servait au réfectoire, ses vêtements, son étui à aiguilles, ses sandales, la table et la chaise de sa cellule, les tableaux qu'elle a peints, les fleurs artificielles qu'elle confectionnait sur son lit d'agonie, et surtout sa discipline de corde à nœuds, ses autres instruments de mortification » constituaient des documents, des réalités plus au goût de cet anglais positif. « La maison où, enfant, elle avait joué... la niche au mur du jardin où elle dressait son petit autel, et sa crèche à Noël... le coin du feu où elle mettait ses souliers à Noël... la chambre où elle prit avec les siens son dernier repas avant son départ au couvent... le fauteuil de son père... le tabouret où elle s'asseyait... la chambre où elle fut malade, et où la Sainte Vierge lui sourit... ; dans une autre chambre, ses jouets, son cartable, ses cahiers, ses livres... » (p. 29,-29, 30), autant de réalités indiscutables. Il s'entretient avec le vieux sacristain qui a connu le père de Thérèse, qui l'a connue enfant, avec l'hôtelière qui était sa camarade de classe ; par faveur spéciale, il tient dans sa main la corde à sauter de l'enfant, il s'agenouille à son prie Dieu, il baise son catéchisme. Par hasard, il se laisse enfermer dans le jardin du couvent en compagnie d'un prêtre belge, et les deux « prisonniers de sainte Thérèse » escaladent pittoresquement le mur, en criant : Vive l'Alliance ! (p. 32, 33,-33, 35). Aucun doute n'était plus possible : sainte Thérèse n'était pas une invention de Rome, mais un fait concret. « En lisant la vie de la Sainte, j'avais l'impression qu'elle n'était pas de ce monde. Mais ici, à Lisieux, voilà la maison où elle habita, les jouets, les objets qu'elle mania, qu'elle porta... la rue où elle passa, et tout cela s'est déroulé de nos jours » (p. 36, 37,-37).

Or ce « fait » comportait un élément surnaturel non moins certain, et le doux sceptique anglais est touché. « Je venais de faire une expérience spirituelle différente de toutes celles que j'avais faites jusque là », celle de la présence d'un surnaturel nouveau pour lui :

« La vie de sainte Thérèse était le moyen qu'employait le surnaturel pour me démontrer sa réalité... ; cette vie si simple, si humaine, si naïve, et pourtant si prenante... Son amour pour Dieu était bien celui qu'on voit dans la *Vie des Saints*, et qu'on regarde avec regret comme une chose du passé ; son amour me reportait tout droit au Colisée de Rome, c'était celui des premiers martyrs, surnaturel, invincible, c'était la même sainteté héroïque — et tout cela, sous nos yeux, dans notre siècle de matérialisme... L'hésitation, le doute au sujet de la divinité de Notre-Seigneur était impossible à Lisieux... Cette divinité éclatait avec une splendeur aveuglante... A Lisieux, l'Invisible était proche, très proche, et le voile était transparent... Je me désaltérai à cette source de vérité » (p. 35, 36, 37,-36, 37, 38).

Avec sang-froid, il raisonne son émoi. Il le veut pur de tout emballement, de tout élément trouble. « ... Si je m'attardai ainsi parmi les reliques de la Sainte, ce n'était pas par sentimentalité, c'était parce que ces objets me garantissaient que la Sainte était un être humain bien réel... un miracle de la grâce surnaturelle, présent là, sous mes yeux » (p. 37, 37).

Bien mieux, ce « surnaturel » semblait en vouloir à lui-même. « Une influence mystérieuse, j'en avais conscience, avait dirigé ma visite. L'une après l'autre, les barrières étaient tombées, les obstacles avaient disparu, sans aucun effort de ma part... Si je n'avais pas lu auparavant la *Vie* de la Sainte, je n'aurais jamais passé par dessus les obstacles apparents qui me faisaient reculer, par dessus ces méthodes étrangères que je détestais si cordialement (p. 38,-38). Simples coïncidences, dira-t-on ; non, répond il, « c'étaient les prières de la Sainte elle-même » (p. 38,-38).

Cette « secousse » fortifia sa foi en Notre-Seigneur, sans plus ; elle le fixa même davantage dans son anglicanisme. « Cette visite me fit aspirer au jour où tout ce que j'avais vu à Lisieux, la dévotion à Notre Seigneur au Saint-Sacrement, deviendraient la vie et la respiration même de

l'Eglise d'Angleterre, et prendre la résolution plus absolue que jamais de me consacrer à ce grand idéal... Elle ne me donna aucun désir de devenir catholique, aucun soupçon que c'était mon devoir de le faire... L'Eglise Catholique, comme telle, ne m'attirait pas » (p. 38,-38, 39).

Dans un entretien qu'il avait eu avec la supérieure du Carmel, sœur aînée de Thérèse, il avait saisi le mot « abjurer, » et il s'était dit : « Naturellement, elle ne peut parler autrement, puisqu'elle ignore tout du renouveau catholique actuel que nous opérons dans l'Eglise d'Angleterre » (p. 34,-34). Au cours de l'année qui suivit, « je me demandais parfois avec une vague inquiétude pourquoi je ne rencontrais rien de pareil dans l'Eglise d'Angleterre ; mais la réponse était facile : ce n'était qu'une affaire de temps ; à mesure que l'Anglo-Catholicisme se développerait, le même phénomène pourrait se produire dans l'Eglise d'Angleterre » (p. 39,-40). Il reprit donc avec entrain son ministère.

L'année suivante, en mai 1926, il revint à Lisieux. L'aspect extérieur des lieux n'avait pas changé, mais sa réaction intérieure fut différente : « La Sainte s'était retirée dans un arrière plan discret, et ma pensée se concentra, non plus sur elle, mais sur cette poignante question : Qu'est-ce qui a rendu possible une telle vie ? Qu'est-ce qui a produit sainte Thérèse ? » (p. 39,-40).

C'est la Foi, la correspondance à la volonté de Dieu, répondait-il. Fort bien, mais qu'est-ce que cette Foi ? Anglican, et comme tel, ennemi de toute « définition précise en matière spirituelle, » il n'avait jamais pressé le sens de ce mot. « Pour moi, la FOI, c'était la possibilité d'admettre certaines vérités que je ne pouvais prouver, mais qui n'étaient pas contraires à ma raison..., de m'attacher avec ténacité à l'idée que Dieu est bon, que la vérité finalement triomphera au milieu de la confusion des croyances, et à l'idéal chrétien au milieu de difficultés insurmontables dans les questions morales » (p. 40,-41). Sa foi, en somme, était une vague espérance que, selon la comparaison favorite des Anglais, il « plaçait son enjeu sur le bon cheval. » Mais, par une singulière contradiction, il soumettait chaque dogme particulier au contrôle de sa raison. Or la foi de Thérèse, se disait-il, était tout autre chose. « Pour moi, la foi dépendait surtout de ma raison. J'acceptais ce que je ne pouvais prouver, à condition que cela ne contredît pas l'exercice de ma raison. Pour Thérèse, au contraire, la Foi était une adhésion à certaines vérités, parce qu'elles ont été révélées à un MAITRE extérieur à elle-même, que ce Maître les lui enseigne, qu'il a reçu mandat de le faire, et, par conséquent, qu'il a le droit d'exiger d'elle une soumission absolue. Pour moi, la base de la Foi était en moi-même ; pour elle, cette base était dans l'Eglise » (p. 42,-42, 43).

Cette constatation était inquiétante. Il avait toujours considéré qu'une telle certitude en matière de foi était impossible et même peu désirable, « irrationnelle, car elle exigeait le sacrifice de la personnalité et de l'intelligence, elle paralysait tout progrès, — l'on n'est quelqu'un que lorsque l'on pense par soi-même » (p. 41,-42). Or Thérèse était certainement « quelqu'un, » et sa personnalité, sa sainteté venaient précisément de cette certitude à base d'autorité dont il se défiait si fort pour son compte : l'exercice de cette autorité ne créait donc pas l'atmosphère spirituelle asphyxiante, annihilante qu'il imaginait.

Autre constatation non moins troublante : Thérèse n'était pas seule à croire ainsi, mais tous les catholiques de son Eglise, tous ces milliers de pèlerins venus à Lisieux de toutes les nations du monde, communiaient dans l'unité visible d'une même Foi et sur la même base d'autorité. Il ne niait pas le fait, il ne le pouvait pas. Jusqu'alors il avait considéré cette unité visible de l'Eglise Catholique comme « irréelle, superficielle, imposée d'en haut par les chefs ecclésiastiques..., bref, une unité d'organisation, et non une unité d'esprit et de cœur » (p. 44,-44), — cette idée est courante chez les Anglo-Catholiques. — Devant l'évidence, il révise loyalement son opinion. « Le secret de l'unité visible de ces catholiques, c'est l'unité intérieure de leur Foi, » se dit-il. De plus cette unité n'est pas le fait des hommes, elle est voulue de Dieu, sauvegardée par Lui. « Un corps immense comme l'Eglise Catholique n'aurait pu conserver une pareille unité, la nature humaine étant ce qu'elle est, si la base de cette unité n'était d'origine divine » (p. 43,-44). Les autres branches chrétiennes ont rejeté l'autorité centrale : elles ont perdu du coup l'unité, se sont émiettées en une poussière de sectes où chacun croit ce qu'il veut, pratique ce qu'il lui plaît, et laisse ce qui lui déplaît ; la sienne en particulier en était là, il l'avouait.

Or le centre, la cause, la base de cette autorité qui maintient l'unité, c'est la Papauté ; si Dieu a voulu l'effet, il se peut, il est vraisemblable qu'il ait voulu aussi la cause : la Papauté serait-elle d'origine divine ? se demande-t-il. Jusqu'alors, il l'avait considérée comme « une invention d'origine humaine... Rome, centre géographique du monde civilisé, s'était peu à peu arrogé la direction de toutes les affaires religieuses de la Chrétienté. Grâce au « pouvoir temporel » de ses Papes, l'astucieuse diplomatie du Vatican avait lentement édifié en faveur de sa Papauté une position inexpugnable, en usant souvent de procédés fort contestables, jusqu'au jour où certaines nations avaient courageusement revendiqué leur indépendance religieuse, et où la moitié environ du monde chrétien avait rejeté ces prétentions du Pape » (p. 43,-44). Mais s'était-il trompé ? A la juger par les résultats, la Papauté constituait actuellement « la plus grande puissance spirituelle qui fût au monde. » Etait-elle l'œuvre de Dieu ? « Notre-Seigneur a-t-Il voulu que son Eglise fût une Eglise enseignante, investie d'une autorité absolue, professant une Foi unique et exigeant de ses fidèles

une complète obéissance ? qu'elle possédât une unité visible ? que S. Pierre et ses successeurs soient la suprême autorité, le centre de l'unité de son Eglise ? » (p. 45,-45) Cette fois, le P. Vernon était aux prises avec la difficulté centrale qui arrête tant de vertueux Anglicans.

Pendant huit jours, il rumina ces pensées dans ses promenades autour de Lisieux. « Je compris que je n'aurais plus aucune paix, tant que je n'aurais pas résolu cette question de l'autorité et de l'unité dans l'Eglise... Ne pas l'envisager serait une déloyauté de ma part » (p. 45, 45).

B). — Le P. Vernon, maintenant « prisonnier de sainte Thérèse » plus étroitement que quand il était enfermé dans les murs du Carmel, était « touché » à fond. « Je ne saurais dire avec quelle impression d'abandon et d'impuissance je quittai Lisieux » (p. 45,-46) : une période douloureuse d'angoisses, de doutes, de recherches, commença pour lui.

Il voyait nettement son devoir : « Il me fallait relire et étudier de nouveau mon Nouveau Testament avec ces trois questions présentes à mon esprit : Autorité, Unité, Pierre ». Mais il abordait la tâche sans gaieté :

« Je reculais de toutes les forces de mon être, car si les droits que l'Eglise de Rome prétend posséder venaient à se trouver justifiés, les décisions, quelles qu'elles fussent, que je pourrais prendre, détruiraient inexorablement, je le savais, ma vie entière, mettraient fin au labeur que j'accomplissais et que je croyais utile, causeraient de la souffrance, de la consternation à tant d'âmes que j'aimais plus que je ne saurais dire, et me jetteraient tout droit dans la solitude et la crainte de l'inconnu... Il n'était pas possible, je ne pouvais l'admettre, que Notre-Seigneur exigeât une telle catastrophe » (p. 45,-45)... Une opinion aussi radicale sur l'autorité n'est pas indispensable ; elle paralyse l'intelligence ; elle arrête tout progrès social ; c'est le suicide assuré de toute individualité... Je ne pouvais imaginer que les Evangiles eussent adopté cette conception de l'autorité ; et cependant, je le craignais un peu, ce n'était pas absolument impossible » (p. 52,-50).

Ame droite, il ne recula pas, il relut le Nouveau Testament. Il y découvrit ce qu'il n'y avait jamais vu auparavant, ce que nous avons tous appris au catéchisme, — nous ferons grâce à nos lecteurs des 100 pages de son argumentation sur les textes — : que Notre-Seigneur enseigne la Vérité avec autorité (Mt., VII, 29 ; Lc., IV, 32) ; qu'Il a donné à ses Apôtres mission d'enseigner cette même Vérité avec cette même autorité, mais déléguée, leur promettant son assistance et celle de son Esprit, imposant à ses fidèles la soumission aux Apôtres ses continuateurs et aux successeurs de ceux-ci (Mt., XXVIII, 18 ; Mc., XVI, 15) ; que cette « Vérité » est l'affirmation centrale de la divinité de Notre-Seigneur et de sa résurrection ; que Notre Seigneur veut que les siens soient UN, dans leur Foi, dans leur Amour, dans leur Obéissance à leurs chefs, comme Lui-même est UN avec le Père, UN avec son Eglise, UN avec chacun d'eux, que cette Unité, intérieure et extérieure à la fois — l'une inclut l'autre — soit la preuve visible que cette Eglise est bien la sienne, et qu'elle est en union avec Lui (Jo., XVII) ; que, dès ses débuts, cette Eglise, par la bouche des Apôtres, enseigna avec autorité (Actes, *passim*), tint son premier Concile à Jérusalem, prit ses premières décisions (Actes, XV) ; que son enseignement est parfaitement défini, et a pour objet la divinité de Notre-Seigneur et sa résurrection ; qu'elle exige l'assentiment des fidèles à cette foi sous peine d'exclusion (Rom., XVI, 17 ; II Thess., III, 6, 14 ; II Jo., 10 ; Gal., I, 8, etc.) ; que cette Eglise forme un groupement également défini, avec cette consigne : « Un seul Seigneur, une seule Foi, un seul Baptême. » Ici, un corollaire immédiat s'impose au P. Vernon, même avant toute vérification des textes : cette autorité d'enseignement assignée par Notre-Seigneur à son Eglise, comporte nécessairement, pour donner toute sécurité aux fidèles, une garantie formelle de la part de Notre-Seigneur que cette Eglise ne se trompera pas et ne les trompera pas dans les questions du salut : à ce prix seulement, son « jugement personnel » pourra abdiquer.

« Il m'est impossible de décrire le choc que j'éprouvai à constater ces faits, » dit le P. Vernon. Ce qu'il découvrait pour la première fois dans l'Evangile

« était totalement opposé à l'esprit de l'Eglise Anglicane » (p. 99,-91). « Jusqu'alors, je considérais comme bon, comme sain, que les opinions variées qui ont cours dans cette Eglise eussent le droit de s'affirmer ; je nourrissais le vague espoir que, grâce aux efforts des théologiens de toutes nuances, travaillant côte à côte dans un esprit de chrétienne sympathie, la Vérité finirait par l'emporter. Personnellement, ce point de vue me satisfaisait pleinement... Jamais la « largeur de vues » *(comprehensiveness)* anglicane ne m'avait inspiré d'inquiétude sérieuse sauf à l'occasion d'une ou deux déclarations qui allaient à l'extrême [1] ; et même en ces cas, me

[1] Allusion aux singulières négations dogmatiques de l'Evêque Barnes et consorts. — Voir *Ami* du 30 août 1926, p. 579-582.

Voici un spécimen des idées pseudo-scientifiques que l'évêque Barnes répète à satiété depuis une dizaine d'années. Nous l'empruntons à un sermon qu'il prêcha le 1er mai 1932 à l'Université de Cambridge :

« En Angleterre, les difficultés où se débattent les Eglises naissent des fautes mêmes qu'elles commettent. Elles ont peur de la vérité nouvelle. La science contemporaine a démodé une forte part de la théologie traditionnelle. Néanmoins ces Eglises se refusent à reconnaître leurs erreurs doctrinales, et, partout où elles le peuvent, elles nient, elles minimisent la nécessité qui s'impose de modifier leur doctrine. Si elles étaient vraiment convaincues que le vrai et le bien viennent de Dieu, elles ne redouteraient pas que les recherches et l'enseignement scientifiques puissent jamais faire aucun mal à la religion. La prétendue « tyrannie de la science » est une aide sympathique que la science offre aux théologiens, et que ceux-ci devraient être heureux d'accepter. Le meilleur moyen de détruire les superstitions est d'examiner les croyances religieuses à la lumière de la froide raison. La foi est à la fois purifiée et fortifiée lorsqu'elle est accompagnée d'un développement intellectuel dans l'esprit. Ceux qui acceptent franchement le point de vue de la science moderne et l'examinent à la lumière des aspirations et du développement humains trouvent de plus en plus dans le théisme chrétien une explication rationnelle du gouvernement de l'univers. Que l'on rassemble en un ordre logique toutes les preuves que nous fournissent la science, les émotions, les intuitions humaines : l'ensei-

semblait-il, la largeur d'esprit consistait à respecter la sincérité de chacun, et sans rien dire, de continuer ma tâche... Anglais, et comme tel, épris de liberté, je condamnais la chasse à l'hérésie sous toutes ses formes ; j'étais convaincu que l'attitude la plus sûre était d'autoriser la liberté de parole, de laisser l'erreur mourir de sa belle mort ; après tout, ce qui nous paraît, à nous, une nouveauté audacieuse, pourrait bien être considéré comme une vérité normale par ceux qui viendront après nous. Mais cette attitude, je m'en rendais compte à ce moment, était directement opposée à celle de l'Eglise des Epîtres. Aux jours des Apôtres, l'Eglise chrétienne ignorait cette « glorieuse largeur d'esprit », elle ignorait les compromis... Elle enseignait une Foi définie ; et si quelqu'un brisait l'unité de cette Foi, on l'excluait de l'unité visible de l'Eglise, c'est-à-dire qu'on l'excommuniait, pour sauvegarder l'intégrité du dogme » (p. 99, 100,-91, 92).

Mais au xx^e siècle, où est-elle, cette Eglise primitive ? C'est l'Eglise Catholique, — le P. Vernon était acculé à cette réponse, — car seule elle remplit les conditions posées par Notre-Seigneur :

« Elle est la seule qui s'adresse au monde entier et prétende posséder l'autorité divine d'enseigner à toutes les nations... posséder l'assistance surnaturelle du Saint-Esprit qui la préserve de toute erreur... ; la seule qui exige une soumission totale de ses enfants, et la seule qui l'obtienne, joyeusement accordée... ; la seule qui conserve dans le monde entier une unité sans fissure, visible. Le dogme central qu'elle enseigne, c'est la divinité de Notre-Seigneur, garantie par sa résurrection... Elle n'admet pas qu'on révoque en doute cette Foi, et quiconque le fait est rejeté hors de son unité visible. Elle n'est pas un élément constituant dans un groupe de deux ou trois Eglises qui revendiqueraient les mêmes droits ; aucune autre Eglise, ni l'Eglise Orientale, ni l'Eglise Anglicane, ne prétendent à cette fonction d'enseigner au monde entier... Elle est seule à revendiquer ce droit, et, l'histoire l'établit, elle a été la seule à s'acquitter de cette tâche. Elle est seule, unique, évidente en soi » (p. 111, 112,-101, 102).

Restait la question de la Papauté : un des chefs de cette Eglise enseignante, l'évêque de Rome, prétend tenir de Notre-Seigneur l'autorité suprême sur toute cette chrétienté, et résumer en lui l'Unité et l'infaillibilité de cette Eglise; contre cette « prétention, » le P. Vernon, en loyal anglican, se raidissait de toute son énergie :

« Jusqu'alors, j'avais considéré cette prétention comme une addition à la Foi primitive, sans justification dans l'Evangile ; au cours de l'histoire, cette prétention était née, elle avait grandi à l'ombre de la Rome impériale... ; au fond, elle restait une création humaine... Loin d'avoir été un centre d'unité, la Papauté avait été une cause de divisions ; elle était largement responsable de la défection de l'Eglise Orientale et de celle de l'Eglise d'Angleterre ; c'était notre devoir de protester contre les prétentions modernes de la Papauté, de travailler à l'établissement d'un Catholicisme non-papal, tout en préparant une réunion possible des Eglises avec le Pape comme Primat d'une Eglise Universelle ; mais auparavant, il aurait à modifier profondément ses prétentions » (p. 115,-104).

gnement du Christ sur Dieu apparaîtra, je le crois, plus conforme à la raison aujourd'hui qu'il ne semblait l'être il y a 50 ans. L'insuffisance d'une explication purement mécanique de l'univers est devenue patente au cours de cette moitié de siècle. Bien plus, la nécessité d'assigner aux aspirations spirituelles de l'homme la place à laquelle elles ont droit dans toute théorie du monde a obligé l'homme à reconnaître que l'action créatrice dont il tire son origine continue toujours. Le Déisme et son idée de Dieu considéré comme propriétaire lointain et absent du monde doit être abandonné. Les difficultés que soulève le problème du mal sont formidables ; elles ne nous forcent pas à douter de Dieu, Créateur et Esprit habitant en nous, comme le Christ nous l'a révélé...

« Les doctrines chrétiennes sur Dieu et la liberté humaine ne courent aucun danger des progrès récents de la science. Je ne vois nulle raison de douter de l'immortalité de l'homme. Si la personnalité humaine ne survivait pas à la mort, nous n'aurions pas d'explication logique et cohérente de ses aspirations et de ses attributs. Nous n'avons, il est vrai, aucune idée de ce qu'est cette vie d'outre-tombe ; nous ne pouvons espérer la connaître tant que nous n'aurons pas découvert la raison qui explique pourquoi et comment la conscience du MOI est liée à ces transformations chimiques des composés du carbone qui forment le corps animal vivant. Tant que l'origine et la nature de cette conscience resteront une énigme profonde, la science ne pourra nous donner aucune preuve, soit pour, soit contre, la possibilité de la continuation de la personnalité après la mort.

« Ces considérations me persuadent que plus les Eglises accepteront cordialement la vérité nouvelle, plus leur influence sera profonde. Il n'y a rien dans le développement actuel de la science que l'homme possède sur le monde qui puisse nous inspirer aucune crainte sur l'avenir de la foi. Et pourtant, dans la manière dont on présente généralement la vérité chrétienne, il y a bien des choses qui sont en conflit avec la science moderne et qui éloignent les esprits intelligents de toute religion positive. Par exemple, cette affirmation de l'inerrance de l'Ecriture, qu'on appelle le Fondamentalisme, est une croyance vraiment digne de pitié. On ne saurait trop insister sur la portée spirituelle des Ecritures. Mais les prétentions extravagantes ou peu judicieuses que l'on élève à leur sujet sont une piètre recommandation en leur faveur. Une des Branches de l'Eglise d'Angleterre (l'Anglo-Catholicisme) est Fondamentaliste, et son clergé veut échapper aux conclusions que la recherche critique a portées sur le Nouveau Testament ; son attitude, et davantage encore l'extravagance de son catholicisme, dérivées du Mouvement d'Oxford, éloigne de cette Eglise tous ceux qui réfléchissent. De nos jours, les Modernistes rejettent l'idée d'une succession apostolique qui transmettrait, on le supposait du moins, à un sacerdoce spécial des pouvoirs spirituels que les autres fidèles ne posséderaient pas. A leurs yeux, aucune Eglise, aucun concile, aucune formule de foi, ne sont infaillibles. Oui, tous les dogmes sur les sacrements que la Réforme a rejetés sont faux...

« Nous sommes les plus parfaits parmi les mammifères. Nous sommes sortis, tout récemment, en comparaison de l'amplitude des périodes géologiques, de quelque groupe de singes anthropoïdes. Le gorille et le chimpanzé sont littéralement nos cousins. Nos péchés proviennent de la persistance des instincts animaux en nous, qui entravent notre développement moral et spirituel, très récent et encore si tristement imparfait.

« Parmi les humains, il existe des anormaux, irresponsables de leurs actes, et qui prolifèrent. Que faire d'eux, voilà un des plus troublants problèmes de l'heure actuelle. Ce sont des éléments impropres au royaume de Dieu : avec de la boue, on ne peut construire un palais...

« Nous sommes à l'aube d'une ère nouvelle, d'un nouvel idéal social dont il faut aider la réalisation. Par exemple, le docteur, l'hygiéniste ont réduit énormément la moyenne des décès de l'enfance. En conséquence, une épouse n'a plus besoin de donner le jour à une douzaine d'enfants dans l'espoir que deux ou trois survivront.

« Mais un nouveau danger nous menace. Une limitation des naissances est nécessaire ; autrement l'excès de la population deviendrait un désastre. Les pays qui, comme l'Italie, le Sud de l'Irlande, le Japon, qui refusent de limiter leur population, sont une menace pour la paix du monde. L'Eglise chrétienne, dans la circonstance, devrait employer toute son influence

Mais cet espoir, qui est encore une des illusions que caressent les Anglo-Catholiques, s'écroulait à la lumière de Lisieux. Il relit de nouveau l'Evangile, et étudie la place qu'y occupe S. Pierre. « J'avais toujours attribué le rôle important de S. Pierre à son tempérament impulsif; sa tendance à prendre l'initiative le portait toujours en première ligne » (p. 116,-104). Mais il constate que si S. Pierre tient un rôle de premier plan dans l'Evangile, c'est d'après une intention et une politique très arrêtées de Notre-Seigneur. Vingt pages de son livre sont consacrées à la discussion des « textes pétriniens »; elles ne nous apprennent rien que nous ne connaissions, mais le faisceau solide de preuves qu'elles forment impressionnera certainement les dissidents; et il conclut : « Plus j'étudiais les textes, et plus je voyais clairement que la Primauté de S. Pierre était infiniment plus évidente que celle de la Sainte Trinité elle-même » (p. 145,-130). Son infaillibilité, comme celle de l'Eglise, est le corollaire obligé de sa fonction d'enseignement et la garantie nécessaire pour la sécurité des fidèles :

« Si Dieu est venu lui-même, dans la personne de Notre-Seigneur, enseigner la Vérité aux hommes, il a dû, lorsqu'il quitta le monde (puisqu'il ne nous légua pas sa doctrine sous forme de traité écrit), y laisser une organisation, une autorité chargée de transmettre cette doctrine à tous les âges... une société à qui nous puissions nous fier pour cet enseignement, sans craindre qu'elle commette aucune erreur ; cette société doit être nécessairement UNE, et toujours d'accord avec elle-même sur ce qu'est cette Vérité ; toute division sur ce point serait fatale. Point d'alternative entre un guide de ce genre et mon opinion, mon jugement privés ; une révélation unique, la même pour tous, ou un chaos d'opinions individuelles. Au surplus, l'histoire le confirme, le canal de la transmission, de la sauvegarde de la Vérité a été une société de ce genre... Une société de ce genre existe encore, et une seule — le fait est brutal, indéniable — et c'est l'Eglise Catholique... Elle proclame que le secret de son Unité, de son Autorité, de son pouvoir d'enseigner réside dans sa Papauté... ; cette Papauté tire son origine des promesses faites par Notre-Seigneur à S. Pierre. Aucune autre Eglise ne prétend enseigner au monde, ni interpréter les promesses faites à S. Pierre... ; aucune autre ne donne à ces promesses un sens effectif. Il me fallait donc accepter l'interprétation de l'Eglise Catholique, accepter sa Papauté, ou bien vider les textes pétriniens de toute signification... La conclusion s'imposait à mon esprit : Où est Pierre, là est l'Eglise » (p. 153, 156,-137, 139).

Il reporte son regard sur la chère Eglise de sa jeunesse, et ce qu'il y voit, maintenant que ses yeux sont décillés, le jette dans l'angoisse. Aucune autorité enseignante, ni dans ses évêques, qui n'ont pas même idée qu'ils en possèdent aucune, ni dans l'ensemble des fidèles, dont chacun interprète la Bible à son goût. Aucune unité : ses trois grands groupements, Evangéliques, Modernistes, Anglo-Catholiques, se séparent en des directions diamétralement opposées ; théologiens, évêques, professent des doctrines contradictoires sur la présence réelle, les sacrements, le sacerdoce ; les Modernistes nient couramment la divinité de Notre-Seigneur, sans qu'aucune autorité ose ou puisse les réprimander ; l'Eglise, disent ils, a perdu son pouvoir d'enseigner depuis le Schisme, à moins que ce ne soit immédiatement après les sept premiers Conciles Généraux. L'Eglise Anglicane est une des nombreuses Eglises nationales écloses à la Réforme ; création du pouvoir civil, elle est à la merci de celui-ci, et pour son dogme et pour son culte : la Chambre des Communes, en rejetant en 1927 le manuel liturgique proposé par les évêques, le lui fit bien voir. Enfin, son sacerdoce est-il même valide ? — Cette question-ci, toutefois, n'inquiéta le P. Vernon qu'en dernier lieu, et relativement peu, et ne surgit que comme une conséquence de la décision de Rome qui a déclaré invalides les ordres anglicans ; au surplus, dès qu'il étudia la question à la lumière de l'histoire, il se rendit compte que la décision de Rome était pleinement justifiée.

La question capitale à ses yeux fut toujours celle de l'Unité et de l'Autorité dans l'Eglise :

« La nécessité d'une Autorité nettement définie s'imposait de plus en plus à ma pensée..., non seulement en matière de doctrine, mais aussi en morale, par exemple dans la question de la restriction des naissances *(birth control)* et celle du divorce... ; sur ces points, seule une Autorité divine peut arrêter la débâcle universelle qui entraîne la société vers des mœurs véritablement païennes. Je sentais la nécessité d'une force capable de réagir contre l'esclavage de la mode du moment... notre vie n'est plus qu'une succession de tocades d'un jour ; chacun devient la victime du dernier cri, de la dernière mode... L'Eglise Anglicane l'est aussi... Dans son désir de répondre aux questions qu'agite la pensée moderne, elle s'empresse trop d'embrasser, de proclamer les idées et les théories du moment, elle leur attribue une importance qu'elles n'ont pas. Le dernier projet d'amélioration sociale, la dernière théorie psychologique, les derniers résultats de la critique biblique, elle prêche tout cela dans ses chaires, elle le discute dans ses assemblées, et tout cela obscurcit les grandes vérités fondamentales de la religion chrétienne... (p. 194, 195,-172, 173). L'Eglise Catholique survit à toutes ces hypothèses, elle les pèse longtemps avant de les accepter ou de les rejeter... ; elle s'assimile ce qu'elles ont de vrai, elle élimine ce qu'elles ont d'erroné... De plus en plus j'étais frappé des

pour prévenir cet accroissement de population qui est de nature à conduire à la guerre, et encourager, au contraire, la reproduction des meilleurs types humains (stocks) dans la communauté. Le nombre des faibles d'esprit (mentally deficient) augmente dans des proportions alarmantes. Ceux d'entre eux qu'on n'enferme pas définitivement devraient être stérilisés. Mais l'Eglise romaine mobilise toute son influence à la fois contre la limitation des naissances et contre la stérilisation ; et les autres Eglises, je le regrette, ne prennent pas à cette réforme « eugénique » la part active que l'on serait en droit d'attendre de la part de gens qui prétendent construire la cité de Dieu sur la terre. .

« Je conclus. La foi que je prêche est une foi raisonnable. Il nous faut ici, je ne l'oublie pas, plus qu'un placide déisme philosophique ; il nous faut de l'enthousiasme spirituel. Un enthousiasme religieux actif, basé sur une science solide, une claire vision des choses, voilà ce dont les chrétiens de nos jours ont un besoin pressant. »

Lorsqu'un évêque peut prêcher des inepties si peu charitables envers les malingres et les arriérés, sans soulever des protestations indignées, son Eglise est assurément malade.

conséquences mortelles où aboutit cette vague incertitude où l'Eglise Anglicane abandonne ses fidèles... ; elle mène, non pas à la vérité, mais au doute, à une véritable paralysie de la Foi. La pauvre nature humaine a besoin, par-dessus tout, d'un guide qui l'élève au-dessus des caprices de l'esprit humain et de ses passions éphémères. Seule l'Eglise Catholique sait le faire » (p. 196,-173).

Finalement, il tire l'inévitable conclusion : « L'Eglise Anglicane n'a plus droit à mon allégeance ; mon devoir est de faire ma soumission à l'Eglise qui, seule, possède une Autorité divine, et qui, seule, réalise les ordres et les desseins de Notre-Seigneur » (p. 182,-162). Il ne l'avait fait qu'après trois ans d'angoisses, d'études, de réflexions. Sa démarche ne fut donc pas l'effet d'une crise émotionnelle d'une heure ou d'un jour.

Une question se pose ici : comment ce clergyman, qui avait étudié la Bible à l'Université, l'avait méditée, relue, pendant quinze ans de ministère et de prédication, n'y avait-il jamais découvert ce qui lui sautait aux yeux maintenant ? C'est qu'on ne trouve dans un texte que ce qu'on y cherche : *quisque* LEGIT *prout affectus est.* Auparavant, il lisait avec sa mentalité anglaise, insulaire, anglicane, faussée par des préjugés qu'il tenait pour autant de principes établis ; partant de celui-ci, que Rome avait tort, il n'avait jamais considéré l'Evangile sous l'angle de S. Pierre ou de l'Eglise enseignante ; pour lui, la question ne se posait pas, n'existait pas. « La question d'une autorité religieuse ne vient presque jamais à l'esprit de l'Anglican moyen ; à ses yeux, la religion est affaire à régler directement entre Dieu et l'âme... Et dès qu'on lui parle d'une autorité qui a le droit de le diriger en matière religieuse, de lui définir nettement ce qu'il doit ou ne doit pas croire, ce qu'il doit ou ne doit pas faire, et qui, par instants, lui demandera d'agir contre son jugement personnel, il devient immédiatement rétif et inquiet... Il redoute qu'on lui demande de soumettre sa conscience à un autre homme. Cette crainte, il le sent confusément, vient de l'indépendance entêtée qui caractérise la nation anglaise et qui a fait sa grandeur » (p. 50, 48). Ce pseudo patriotisme est en effet une forme subtile où se déguise fréquemment l'anticléricalisme en Angleterre. « Cet antagonisme contre toute autorité ecclésiastique définie existe aussi parmi les Anglo-Catholiques, qui souhaitent pourtant, et sincèrement, une certaine dose d'autorité dans l'Eglise. Mais ce qu'ils veulent, c'est une autorité qui apporte son appui aux doctrines que leur raison et leur jugement privé acceptent ; dès que cette autorité se trouve en conflit avec leur jugement personnel, elle n'a plus de valeur à leurs yeux » (p. 51,-49) [1]. Puis le P. Vernon, il nous l'a dit, n'avait jamais rencontré Rome, il ne s'était jamais occupé d'elle avant de se rendre à Lisieux ; son ministère l'absorbait : « Toute mon attention était concentrée sur la conversion des âmes à Notre-Seigneur et sur la renaissance religieuse Anglo-Catholique dans l'Angleterre moderne » (p. 25,-26). Il n'y a donc rien d'étonnant qu'il n'ait pas trouvé dans l'Evangile ce qu'il n'y cherchait pas, ni qu'il l'y ait trouvé dès qu'il l'y chercha.

C). — En décrivant la ligne que suivit sa pensée, nous n'avons rien dit des angoisses correspondantes de son cœur. Elles sont émouvantes, et par instant tragiques. Elles répondent exactement aux stades que parcourut son hésitation intellectuelle : le doute, aisément endormi ; le doute positif, sérieux, agaçant ; puis l'incertitude totale, angoissée, désespérée ; enfin la certitude et le repos.

« Au début, dit-il, la balance penchait fortement en faveur de l'Anglo Catholicisme et de l'Eglise Anglicane. Je cherchais constamment des raisons pour justifier ma position religieuse, je guettais les fissures de l'argumentation romaine... Il me fallait faire un effort pour ouvrir un livre catholique.. Je tremblais littéralement de rien lire qui pût me troubler davantage, j'espérais de toutes mes forces arriver à prouver que mes opinions d'alors étaient justes... A ce moment, je saisissais avidement tout argument, j'accueillais tout ami qui pouvait résoudre mes difficultés... Mon incertitude ne fit que grandir » (p. 197, 198,-174, 175).

Par instants, pour échapper à cette hantise de Lisieux, il fermait les livres, découragé, s'interdisait de penser. Il lut le meilleur traité anglican sur le sujet, *Les Prétentions catholiques romaines (Roman Catholic Claims)*, de l'évêque Gore (récemment décédé). L'ouvrage le désappointa : « L'interprétation que propose l'évêque Gore des promesses faites à Saint Pierre était purement destructive ; elle ne contenait aucune révélation positive à communiquer au monde ; elle n'avait en fait que provoqué un chaos d'opinions contradictoires... J'en lus d'autres ; tous m'amenaient à la même conclusion : seule, l'interprétation catholique traduit ses promesses dans le domaine des réalités pratiques » (p. 186,-164).

Agacé, il jette les livres : « Après tout, ces recherches ne peuvent être indispensables à la découverte de la vérité. . ; le secret doit être ailleurs .. ; l'étude de l'histoire, en soi, n'est pas, ne sera jamais le principal moyen d'arriver à la vérité ; il doit y avoir une autre méthode à la portée de toutes les intelligences, de toutes les classes sociales » (p. 187,-165). Evidemment, il y a la méthode du « charbonnier, » il y a la « petite voie » de sainte Thérèse : mais il était trop « intellectuel » pour se résoudre à la foi du premier, et il n'était qu'au stage douloureux qui précède l'entrée dans la « petite voie. »

[1] Rien n'est plus instructif sur ce point que l'attitude du *Church Times*, l'organe officiel de l'Anglo-Catholicisme : quand les évêques soutiennent une thèse qui lui agrée, le journal prône l'autorité dans des articles qu'un théologien catholique pourrait signer ; mais qu'un de ces évêques s'avise de la condamner, les rédacteurs et les correspondants du journal infligent à leur épiscopat une volée de bois vert qui fait la joie des sectes anti-épiscopales.

Ses incertitudes grandissant toujours, il y eut un moment où il faillit tomber dans un découragement voisin du désespoir. Comme celle de l'évêque Gore, sa critique détruisait, mais elle ne construisait rien sur les ruines qu'elle amoncelait ; elle lui démontrait que son Eglise était fausse, elle ne l'assurait pas que Rome était dans le vrai :

« Mes incertitudes augmentaient toujours... Plus rien n'était certain... Je me détachais de mes plus chères croyances, et je ne saisissais rien d'assuré pour les remplacer... J'errais dans un brouillard impénétrable à la lumière. J'étais dévoré de doutes sur mon Anglicanisme, j'avais la même incertitude sur les prérogatives romaines. Un jour, je m'en souviens, je m'arrêtai au cours d'une promenade, et me dis : Peut-il être une incertitude plus profonde que la mienne ? Si jamais j'en sors, ce sera un miracle ! » (p. 198,-175).

Sainte Thérèse ne lâchait pas son « prisonnier, » mais elle le guidait, à son insu, dans son pénible calvaire ; le miracle eut lieu, l'incertitude fit place finalement à la certitude assurée. Quand celle-ci commence à luire, il a pleine conscience que ce ne sont pas ses raisonnements sur les textes ou sur l'histoire, encore moins l'appel de son cœur, qui ont fait lever cette aurore, mais la grâce et sainte Thérèse. « A ce moment, sans aucun effort de ma part, sous une influence visiblement extérieure à moi, toutes mes idées commencèrent à se tasser, à se coordonner avec une rapidité croissante, et, sans passion, j'eus la conviction que l'issue du débat était fatale » (p. 203,-180).

Cette lumière, au début, n'éclaira que sa raison ; la certitude fut purement intellectuelle ; son cœur, sa volonté n'étaient point touchés : « Jamais je n'éprouvai d'attirance émotionnelle vers l'Eglise de Rome. De ma rencontre avec ce qui, en dépit de toutes mes inclinations naturelles, s'imposait à moi comme la vérité, une conclusion inévitable découlait. Je me laissais fasciner, me disait-on, par le « charme magique » de la vie catholique, et « l'éclat glorieux » de Rome ; pour moi, ces mots-là n'ont jamais eu de sens... La seule attraction qu'eut pour moi l'Eglise catholique, c'est qu'elle est la « Maison de la Vérité » (p. 203,-180).

Soulignons en passant cette absence de sympathie et même cette franche répugnance à l'égard du catholicisme ; cet obstacle rend plus visible l'action de la grâce, la main de sainte Thérèse ; il rend le cas du P. Vernon presque unique. En général, les convertis anglicans commencent au contraire par éprouver de l'attraction vers Rome, ses cérémonies, sa liturgie ; les doutes sur la vérité de leur Anglicanisme, le premier soupçon que Rome détient la vérité, ne viennent qu'ensuite, et en découlent. Pour le P. Vernon, ce fut l'inverse.

Mais cette certitude n'était pas encore la paix. Il restait à persuader le cœur et la volonté. « Dans ces questions, la conviction intellectuelle n'est pas le facteur décisif et final ; c'est autre chose qui produit l'acte de la volonté et emporte la décision. On peut être convaincu de la vérité et ne pas la suivre » (p. 185,-163). Ame droite, le P. Vernon voulut la suivre, dès qu'il la connut ; à cet instant, il se trouva aux prises avec les difficultés pratiques de l'exécution. Celles-ci non plus ne lui furent pas ménagées.

Le « préjugé national » que Rome est, pour un Anglais, une Eglise « étrangère » l'arrêta, mais pour un instant seulement. « Me faire catholique signifiait me dépouiller totalement de ma mentalité anglaise, et pour moi, qui n'avais guère quitté mon pays, la perspective était pleine d'épouvante ; je reculais..., c'était impossible » (p. 186,-165). Heureusement, l'Evangile lui révéla très vite que l'Eglise, telle que Notre-Seigneur l'a voulue, est « universelle, » donc internationale, ou supranationale, et, en tout cas, pas nationale : le mal de l'Anglicanisme était précisément d'être une Eglise nationale. Le Catholicisme, il le voyait d'ailleurs, s'adapte sans effort à la mentalité de toutes les races et de toutes les nations ; le patriotisme des trois millions de catholiques anglais ne lui paraissait aucunement souffrir de leur allégeance romaine.

Autre sujet d'inquiétude : Fallait-il cesser d'exercer son ministère anglican, du moment qu'il doutait ? Non, s'était-il dit au début, tant qu'il n'aurait pas de solution, quelle que fût celle-ci. « Jeter tant d'âmes dans le chaos et la confusion tant qu'on n'a pas la certitude serait un crime » (p. 199,-176). Mais voilà qu'il ne peut plus résoudre comme autrefois les problèmes et les questions que lui posent ses dirigés : Pourquoi les évêques Anglicans professent-ils des opinions contradictoires ? Laquelle faut-il adopter ? C'était précisément la difficulté qui le torturait lui même. « Comment répondre à ces questions, lorsque le sentiment du manque d'autorité et d'unité de mon Eglise martelait mon cerveau du matin au soir ? » (p. 200,-177). Il abandonne un instant la prédication ; les inquiétantes rumeurs que provoque son silence la lui font reprendre, mais non sans scrupules. « Ceux qui ont été catholiques toute leur vie comprendront difficilement mon désarroi... (p. 196,-176). Parfois je me demandais si ce n'était pas un manque d'humilité, ou de reconnaissance envers mon ministère qui me démontait ainsi » (p. 200,-176).

La perspective la plus douloureuse était de rompre avec son ministère et ses amis anglicans : 25 millions d'Anglais allaient le considérer désormais comme un inconnu, un « déserteur du devoir » ; les églises anglicanes, les Universités, les écoles lui seraient désormais fermées. Ce fut un vrai déchirement. « Chaque pas nouveau que je faisais (dans mes recherches) allait à l'encontre de tous mes désirs, tant spirituels qu'humains. Point de vue spirituel : il me semblait absolument impossible que Notre-Seigneur me demandât d'interrompre ou d'abandonner un ministère qu'il avait manifestement béni, et cela, indépendamment de tout mérite de ma part. Point de vue humain : si, par hasard, Rome se trouvait

avoir raison, ma vie, ma tâche allaient être ruinées, à un âge où l'on ne recommence guère sa vie, mes amitiés, mes relations allaient être rompues » (p. 185,-163). Sans doute, resté célibataire, il n'avait pas l'inquiétude familiale qui arrête tant de clergymen de bonne volonté, celle de perdre leur gagne-pain et de jeter femme et enfants dans la misère ; mais ses regrets spirituels n'en étaient que plus vifs :

« Je revoyais dans ma pensée les personnes et les lieux avec qui mon ministère m'avait mis en contact : des âmes, je le savais, en proie à de grandes tentations, à une douloureuse épreuve de famille ; des malades, qui gisaient incurables sur leur lit de souffrance ; des jeunes gens, qui commençaient à voir et comprendre la vie ; les paroisses où j'avais donné des missions, les confrères avec qui j'avais travaillé côte à côte ; j'allais les jeter tous dans l'angoisse, ils penseraient que celui à qui ils avaient donné leur confiance les abandonnait ! Je voyais tout cela... Toutes mes affections humaines se dressaient, se révoltaient contre l'affreuse nécessité ; tous les souvenirs du passé jetaient leur appel à mon cœur ; ma volonté faillit céder et se briser sous cette tempête... (p. 205,-182). Il est bien pénible d'être obligé d'abandonner ses croyances les plus chères ; mais s'il faut, de plus, blesser un grand nombre de ceux qu'on aime, ruiner les efforts de compagnons très dévoués, la souffrance dépasse presque les forces humaines » (p. 177,-157).

Ces amis interprétaient mal, il le savait, les raisons de sa conduite, et il en souffrait :

« Les uns disaient que je lâchais pied, que je désertais, que je cherchais mon salut personnel au détriment de celui d'autrui, que je choisissais le moindre effort ; d'autres, que j'obéissais à un besoin morbide d'immolation personnelle, que j'avais un vrai génie pour me torturer moi-même ; d'autres, que j'agissais par égoïsme, et parce qu'à Rome, personne n'entraverait plus mon ministère, tel que je le comprenais ; d'autres, au contraire, qu'une fois catholique, je serais désormais inutilisable [1]... ; d'autres encore, que cette révolution intellectuelle pourrait bien causer la ruine totale de ma foi, et que je finirais dans l'agnosticisme — je doutais de l'Anglicanisme aujourd'hui, demain je douterais de Rome; ceux qui passent à Rome, ajoutaient-ils, n'y trouvent qu'une joie éphémère ; vite, leurs illusions tombent et ils sombrent dans l'irréligion... (p. 201,-178). Tout cela me déprimait, et m'enlevait tout courage » (p. 202,-178).

Il fit cependant un pas décisif : il quitta son monastère anglican, et se réfugia chez un ami, à la campagne, y cherchant le repos. « Soudain, toute l'évidence, toute la certitude qui m'avaient guidé, disparurent. Un seul point restait clair : j'avais pris une décision qui s'imposait, je ne pouvais en prendre d'autre, — mais je n'en voyais plus les motifs » (p. 203,-180).

Ce vide intellectuel était sans doute la réaction, la détente consécutive à une séparation douloureuse, ou peut-être une dernière épreuve. Ses amis en profitèrent naturellement pour renouveler leurs instances :

« Ils m'adressèrent un appel, l'appel suprême, le plus irrésistible, au nom de toutes les âmes qui m'étaient chères et que ma décision allait plonger dans le découragement et la consternation. « Vous devez vous sacrifier pour ceux qui reposent en vous leurs intérêts spirituels », m'écrivait un de mes plus chers intimes. « Le véritable courage, me disaient d'autres, c'est de rester à son poste, sur le pont, lorsque le navire coule ; » ils insinuaient discrètement que je devais manquer de charité, puisque je n'hésitais pas à causer tant de peine à tant d'âmes. Est-il angoisse plus douloureuse pour un homme sur qui le cri d'appel d'une âme en détresse avait toujours agi avec la force irrésistible d'un aimant ?... (p. 204,-180). J'aurais tout fait pour sauver ces âmes, mais je ne pouvais faire le sacrifice qu'elles me demandaient. Pourquoi ? Parce que, sans le savoir, elles me demandaient de leur sacrifier la Vérité. Ceux qui me liront verront, du moins, que seul, l'amour de la Vérité me donna la force de résister à cet appel » (p. 207,-183).

Ce déchirement fait songer à celui de Newman, lorsqu'il embrassait les lauriers de son Collège d'Oxford en guise d'adieu, et à celui de Manning, lorsqu'il parcourait une dernière fois le beau jardin de son presbytère de Lavington, s'arrachant avant leur conversion, par un effort héroïque de volonté, à un passé bien-aimé.

Dans cette détresse, ce qui soutint le P. Vernon fut le souvenir du courage qu'avaient déployé quatre de ses dirigés anglicans convertis au catholicisme deux ans avant lui. « Ces âmes idéales étaient passées par les mêmes épreuves, douloureuses, écrasantes. J'étais resté stupéfait des sacrifices qu'elles avaient envisagés, qu'elles avaient acceptés ; je les avais vues passer de la lutte et des ténèbres à la certitude et à la lumière; j'avais compris qu'un phénomène nettement surnaturel se passait sous mes yeux... L'héroïsme de ces âmes me fit honte de ma faiblesse » (p. 205,-182).

Il se rendit chez un autre ami catholique pour commencer son instruction. « Je le fis, sans y trouver aucune joie » (p. 207,-184). Au contraire ; la presse, ayant eu vent de son départ, le publia sans autorisation, et cette indiscrétion lui valut un déluge de lettres où ses amis lui reprochaient comme un manque de tact de leur communiquer anonymement sa décision par la voie de la presse. « Cette fois, ce que j'avais le plus redouté était arrivé .. Tout s'écroulait autour de moi. Et toujours pas de lumière, pas de certitude, pas de repos ! » (p. 208,-184).

L'épreuve cependant touchait à sa fin. Il gagna un monastère catholique, y acheva son instruction, et embrassa le catholicisme. « A ce moment, la paix se fit dans mon âme. A bout de forces, épuisé, je trouvai le repos ; le sentiment d'incertitude qui me tenaillait disparut. La douleur des séparations, l'impression de ce que je quittais étaient toujours aussi vives ; mais j'avais désormais une base solide pour m'aider à tout supporter. Ce que l'avenir me réserve n'est connu que de Notre-Seigneur. *Sancta Theresa, ora pro nobis* » (p. 208,-184). Le volume se termine sur ce cri de reconnaissance.

[1] Allusion à Newman, que, comme le prétendent couramment les Anglicans, l'Eglise Romaine ne sut jamais « utiliser » comme il le méritait.

Actuellement, le P. Vernon achève à Rome, au Collège Beda, ses études de théologie catholique ; il sera bientôt ordonné prêtre et reviendra vraisemblablement exercer en Angleterre un ministère vraiment catholique ; son exemple entraînera un certain nombre de ses coreligionnaires. « J'espère que beaucoup d'Anglicans, maintenant ou plus tard, trouveront la certitude où je l'ai trouvée moi-même, » dit-il à la fin de son livre.

Telles sont les étapes du pénible calvaire que parcourut le P. Vernon pour revenir de la religion de ses pères à celle de ses ancêtres. Elles nous ont présenté un résumé de toutes les difficultés où s'empêtrent les Anglicans de bonne volonté, des préjugés qui les enlisent dans une position qui nous paraît si peu logique. « Lorsque l'Anglais est logique, il se fait catholique, » a dit H. Belloc. Mais il est constaté que dans tous les domaines de la pensée abstraite, philosophie, littérature, religion, politique, etc., l'Anglais redoute la logique et se plaît dans l'empirisme.

L'Anglo-Catholicisme, en particulier, présente une anomalie déconcertante. Cette renaissance religieuse, issue du Mouvement d'Oxford, a ravivé la piété, la vie spirituelle chez ses adeptes ; ceux-ci « romanisent » avec entrain en tout ce qui concerne le culte et la liturgie ; ils reprennent tous les gestes romains, si bien que les catholiques étrangers et même les catholiques anglais ont besoin d'un flair averti pour distinguer un temple et certains offices anglo-catholiques « avancés » des églises et des offices catholiques authentiques, et que la *Catholic Truth Society* a cru devoir consacrer un de ses pamphlets à cette question [1].

Mais l'Anglo-Catholicisme reste aveuglé par des préjugés séculaires, indéracinables, contre Rome; il s'en défie ; il redoute surtout de se donner un maître en la personne du Pape, de soumettre à une autorité son dogme et sa morale ; il reste très attaché au critère du « jugement personnel, » en pratique, bien qu'il le condamne en théorie ; il reste par là bon protestant, malgré lui. Il redoute la rigidité dogmatique de l'Eglise Romaine, sa « méthode du martinet » à l'égard des erreurs. L'Eglise Anglicane, avec sa « souplesse » *(Comprehensiveness)* dogmatique et morale si « adorablement anglaise, » comme a dit récemment le Dr Temple, archevêque d'York, est davantage selon son cœur. Et ce « décalage » de la foi vis-à-vis de la pratique explique que le chiffre des conversions soit relativement modéré, — 12.000 par an en moyenne, — et que le Mouvement d'Oxford ne continue plus « qu'au ralenti. »

II

La conversion du P. Vernon occasionna une controverse qui va nous permettre de compléter notre information sur cet Anglo-Catholicisme et ses tendances actuelles : elles varient, nous l'avons dit, du jour au lendemain. Elle mit en lumière une grave division qui s'est produite récemment parmi ses adeptes, s'accentue aujourd'hui, et menace de le séparer en deux tronçons, si ce n'est déjà fait. Comme son Eglise, il manque d'unité : il maintient le « jugement personnel, » c'est-à-dire le caprice individuel au fond, comme base de sa foi, et il tâtonne en vain à la recherche d'une autorité définie comme critère suprême et infaillible de cette foi ; son équilibre est perpétuellement instable. — Parmi ses fidèles, un groupe conservateur, attaché aux traditions d'Oxford, convaincu de la nécessité d'une certaine dose minima d'autorité, cherche celle-ci dans l'accord de l'ensemble des trois Eglises chrétiennes, fidèles, chefs, théologiens, passés, présents et futurs y compris, — *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus traditum est,* — et regarde comme *de fide* ce que tous admettent sans controverse : ceci se réduit à bien peu de chose, au Symbole, aux décisions des sept premiers Conciles généraux antérieurs au Schisme oriental (sans compter que l'Eglise Anglicane se refuse à adopter une doctrine officielle) : l'édifice n'a qu'une précaire solidité. — Un autre groupe, formé spécialement de théologiens et d'intellectuels, glisse, sous prétexte de « haute critique, » dans le modernisme le plus destructeur et rejoint les incrédules, les agnostiques de l'Eglise Large *(Broad Church).* Nous allons voir ces tendances aux prises dans la controverse dont le P. Vernon fut l'innocente occasion.

Son exemple et son livre étaient de nature à provoquer d'autres conversions parmi ses coreligionnaires : le volume se vendait par milliers, l'éditeur dut le remettre au tirage neuf fois en deux mois. Les Anglicans virent le danger, et pour y parer, ils organisèrent une contre-attaque.

L'un d'eux, le Dr Gouge, commença dans le *Church Times,* l'organe officiel de l'Anglo-Catholicisme conservateur, une série d'articles en réponse au P. Vernon ; mais il s'y révéla tellement mal informé de la doctrine catholique sur l'unité et l'infaillibilité de l'Eglise que le journal crut devoir le désavouer et lui laisser la responsabilité de ses théories.

Deux autres clergymen, modernistes assez avancés, Mr Milner-White, « Doyen » de King's College (Université de Cambridge), et Mr W. L. Knox, « Warden » (Directeur) de l'Oratory House (même Université), publièrent une « Réplique » plus étudiée sous le titre : *One God and Father of all,* à quoi le P. Vernon ne répondit pas. Mais Dom Cuthbert Butler, bénédictin de l'abbaye de Downside, établit, dans une collection d'*essais* intitulée *Religions of Authority and the Religion of the Spirit,* que les contradicteurs du P. Vernon abandonnaient totalement la tradition d'Oxford dont ils se réclamaient. Ensuite le P. Mac Gillivray, ex-aumônier militaire converti à la suite de la

[1] *Comment reconnaître une église catholique en Angleterre,* par le Ch. J. Couturier. 2 pence. A Paris, au Magasin d'articles religieux de l'église Saint-Sulpice. — Edition anglaise à la *Catholic Truth Society,* 38-40, Eccleston Square, London. S. W. I.

Guerre et actuellement chapelain catholique à Cambridge, donna une réfutation en règle de la « Réplique » anglicane dans *Father Vernon and his Critics*[1].

La « Réplique » anglo catholique, moderniste d'inspiration et de tendance, ne satisfit que les modernistes.

Le *Church Times*, qui avait représenté l'ouvrage du P. Vernon comme sans grande valeur doctrinale[2], déclara que la « Réplique » était « désappointante, peut-être nocive », et regretta que ses auteurs eussent refusé toute infaillibilité à l'Eglise. « Le P. Vernon ne nous a fourni aucune raison qui justifiât son départ ; mais nous doutons que la réplique soit adéquate » (13 déc. 1929).

Un « Recteur » anglican, en proie, lui aussi, à l'inquiétude religieuse, mais encore au stage des perplexités, fit passer par le canal du journal catholique l'*Universe* (14 février 1930) une protestation énergique qu'un organe anglican n'aurait sans doute pas osé accepter.

« L'ouvrage du P. Vernon, dit-il, n'a point désarçonné ma foi anglicane ; mais la « Réplique » m'inquiète beaucoup plus. Je désavoue, en mon nom et au nom d'autres Anglo-Catholiques, cette honteuse publication ». Il reproche à ses auteurs de manquer de logique, de commettre de perpétuelles pétitions de principe et quantité d'erreurs ; de dresser un réquisitoire en règle contre le catholicisme au moyen de calomnies, de falsifications, d'entorses infligées à la doctrine catholique, au lieu de réfuter les raisons du P. Vernon ; de donner à leurs coreligionnaires le conseil très dangereux de consulter les ouvrages de l'abbé Houtin, prêtre apostat, lecture dont le résultat naturel sera de détruire leur foi ; enfin d'engager malencontreusement la polémique sur la question du « contrôle des naissances », où, comme l'on sait, les évêques anglicans ont une piteuse attitude. « Ce livre lève l'interdiction du vice ; il offre l'amorce : Restez dans l'Eglise Anglicane et vous pourrez recourir aux pratiques anti-conceptionnelles... Il expose les âmes au péril de perdre la foi, il leur offre la perspective de ces pratiques pour les empêcher de passer au Catholicisme. C'est une honte pour l'Anglo-Catholicisme. »

Un Anglo-Catholique seul avait le droit de donner aux siens cette leçon sévère, mais méritée.

Dom Cuthbert et F. Mac Gillivray s'interdirent naturellement ces arguments, et maintinrent la polémique dans la région sereine de la discussion théologique.

Voici un résumé analytique des principaux arguments échangés : à l'attaque, nous joignons immédiatement la réponse : la tâche est d'autant plus facile que leur ouvrage *Father Vernon and his Critics* suit et réfute la « Réplique » anglicane point par point, et chapitre par chapitre.

1. L'Eglise chrétienne. — Les « Trois Branches » de l'Eglise chrétienne ont même valeur et mêmes droits.

— *Réponse*. Supposition gratuite, pure « pétition de principe ». Rome et l'Eglise d'Orient ne l'admettent pas.

2. Charité catholique. — Un amour fraternel entre ses membres est une des marques de l'Eglise du Christ. Or, cette charité existe supérieurement dans l'Eglise Anglicane : elle reconnaît les deux autres « Branches », leur offre la « Réunion », n'excommunie personne ; cette charité est notoirement absente dans l'Eglise Romaine, qui se dit *seule* vraie, rejette toute avance en vue d'une Réunion, excommunie tout hérétique.

— *Réponse*. « L'exclusivisme » de Rome est une conséquence de la vérité qu'elle possède, des droits et des devoirs que Notre-Seigneur lui a assignés ; comme les Apôtres, elle rejette les hérétiques et les scandaleux, par charité envers ses fidèles qu'elle doit préserver de l'erreur, et même par charité envers ceux qu'elle frappe, car l'avertissement qu'elle leur donne les ramènera à la vérité et au bien, s'ils veulent ne pas s'endurcir : elle recevra à bras ouverts les repentants.

3. Vérité catholique. — Rome, qui jusqu'au Moyen Age adaptait l'expression de son dogme à l'évolution et au progrès de la pensée humaine, l'a figée à cette date, sous l'effort des Scolastiques et de leurs *Sommes*, en formules rigides, qui l'empêchent de s'adapter désormais aux découvertes de la science moderne. A la Renaissance, un effort pour briser le vieux moule scolastique, un nouveau « départ » théologique s'annonçait, mais Rome le torpilla ; elle réussit assez bien, non sans peine toutefois, à se réformer elle-même au Concile de Trente ; mais, épouvantée des audaces des chercheurs et des schismes récents, elle supprima la libre expression de la pensée théologique, elle recourut à l'Inquisition, à l'Index, aux Congrégations romaines, elle organisa la chasse à l'hérésie, et ainsi elle entrava toute recherche féconde et tout progrès théologique chez elle : ses apologistes, ses théologiens répètent en perroquets les formules d'un autre âge. Le soi-disant « Modernisme » de l'Eglise Anglicane n'est qu'un perpétuel et fécond effort pour adapter cette pensée théologique aux découvertes de la science moderne : aussi cette Eglise aborde courageusement ces questions modernes où Rome garde le silence.

— *Réponse*. Il faut un certain toupet pour affirmer que Cantorbéry parle et que Rome garde le silence, alors qu'on connaît le refus obstiné de l'épiscopat anglican de prendre position sur la présence réelle, sur la nature de son sacerdoce, etc., les contradictions de ces évêques et des théologiens anglicans sur tous ces points vitaux, leur déclaration que leur Eglise n'a pas de doctrine officielle, mais qu'elle abandonne le dogme au

[1] *One God and Father of All*, by E. Milner-White and W. Knox, Londres, 1929, 2 sh. 6 pence (Un Seul Dieu et Père de Tous).

Religions of Authority and the Religion of the Spirit (Religions d'Autorité et la Religion de l'Esprit), by Dom Cuthbert Butler. Sheed and Ward, Londres, 1929, 5 sh.

Father Vernon and his Critics (Le P. Vernon et ses Critiques), by G. J. Mac Gillivray. Burns, Oates and Washbourne, Londres, 1930, 2 sh. 6 pence.

[2] « Le P. Vernon, disait-il, n'est aucunement un expert en histoire, il sera le premier à l'admettre » (18 octobre 1929). « Il n'était nullement qualifié pour entreprendre un ouvrage apologétique » (13 décembre 1929).

« jugement privé » des individus. — Oui, Rome se tait sur les théories scientifiques d'un jour, qui demain seront remplacées par d'autres, lorsqu'elles n'intéressent ni son dogme ni sa morale ; quand l'évêque Barnes reproche au pape de n'avoir pas encore porté de définition sur le transformisme, et ironiquement l'invite à le faire en vertu de son infaillibilité, il contribue à la gaieté des nations, mais il ne démolit pas pour autant l'infaillibilité. L'Anglicanisme, lui, se précipite sur tout système nouveau, y ajuste à la hâte sa théorie religieuse, remet tout en question chaque jour, et voit tout s'écrouler, système scientifique et théorie religieuse. — Sans doute, les *Sommes* et les Conciles ont poursuivi la formule exacte du dogme, et l'ont fixée dans une définition claire, définitive, immuable comme la vérité qu'elles traduisent, « figée », rigide, si l'on veut, comme un théorème d'algèbre ou de géométrie ; mais, à côté de la formule, le travail continue, — explications, preuves, applications, corollaires, aperçus nouveaux, etc., — et s'adapte sans effort aux découvertes *certaines* des sciences. Que l'on mette en balance la contribution des théologiens catholiques et celle des anglicans au cours des 50 dernières années, et l'on verra qui a fait progresser davantage la théologie dogmatique et morale. — L'Index, l'*Imprimatur*, les Congrégations romaines ne gênent pas plus la pensée des plus audacieux chercheurs que les rails n'entravent la marche du convoi : ce sont de précieux garde-fous qui préservent les imprudents de culbutes dangereuses ; l'Eglise Anglicane, qui n'en a pas, voit ses théologiens glisser dans le modernisme, où ils perdent leur foi. L'Eglise d'Orient, qui n'en a pas non plus, répète en « perroquet », nous l'accordons, les formules des 7 premiers Conciles, mais son dogme est fossilisé, stérilisé, depuis sa séparation. Rome seule possède le secret du progrès dogmatique et moral.

4. Sainte Thérèse de Lisieux. — La sainteté éminente, que nous ne nions pas, de certains catholiques romains, de sainte Thérèse de Lisieux, par exemple, qui a si profondément dérouté le P. Vernon, ne prouve pas que son Eglise soit la seule vraie. La grâce opère chez les fidèles anglicans, le P. Vernon en a fait l'expérience ; et ceci prouve que Dieu n'attache pas à la communion avec le Saint-Siège l'importance que dit Rome. L'Eglise Anglicane a ses saints, encore qu'elle ne les canonise pas, par exemple l'évêque King, F. Weston, âmes très droites, très saintes, intelligences très ouvertes, très informées des prétentions romaines, qu'ils n'ont cependant pas trouvées probantes. Aux catholiques d'expliquer ces faits. Le rôle attribué à sainte Thérèse dans la soi-disant « conversion » du P. Vernon ne prouve qu'une chose : c'est qu'il souffre d'un tempérament « émotionnel ».

— *Réponse.* On ne peut attribuer cette conversion à une crise « émotionnelle », si l'on songe aux préjugés, à l'antipathie qu'il nourrissait contre Rome, aux efforts qu'il eut à faire pour les vaincre, au sang-froid avec lequel il raisonna ses émotions à Lisieux, aux trois ans d'études, d'hésitations qui précédèrent sa décision, à l'absence de toute joie quand il l'a prise : autant d'indices qu'elle ne fut pas l'effet d'un emballement. — L'Anglicanisme fait beaucoup d'honnêtes gens, ou même de saints « moyens » ; mais on le défie bien de citer parmi les siens des saints du calibre de S. Philippe de Néri, du Curé d'Ars, de Ste Thérèse, etc. ; la sainteté héroïque ne fleurit pas chez lui. Dieu donne ses grâces aux fidèles anglicans (et aux Non-Conformistes semblablement) non pas par le canal instrumental des « sacrements » anglicans, mais directement, par pure libéralité, en considération sans doute de la droiture et des bonnes dispositions de ces âmes ; non pas *ex opere operato*, mais *ex opere operantis*. Que des « saints » anglicans aient rejeté, en toute loyauté et bonne foi, le bien-fondé des prérogatives romaines, ce fait n'enlève rien à la solidité de celles ci : les questions religieuses, par leur nature même, ne sont pas susceptibles d'évidence mathématique ; l'assentiment qu'on leur donne reste libre et dépend de facteurs invisibles si multiples (la grâce de Dieu, la volonté, l'intelligence humaines, les préjugés, les habitudes, les influences du milieu, de la race, du moment, etc.) que seul l'intéressé (parfois, mais pas toujours) et Dieu (toujours) savent pourquoi il n'a pas été convaincu. L'historien ne saurait pénétrer le secret des cœurs qui ne se sont pas révélés.

5. Autorité dans le Nouveau Testament. — Le P. Vernon, disent les Anglicans, prouve l'autorité de l'Eglise par les textes de l'Evangile, et il prouve l'autorité des Evangiles par l'autorité enseignante de l'Eglise : c'est là « raisonner en cercle », et baser le principe sur la conclusion que l'on en tire.

— *Réponse.* Nullement. Les Evangiles, considérés comme documents historiques, prouvent que Notre-Seigneur est Dieu, et qu'il a chargé son Eglise d'enseigner et l'a garantie contre toute erreur. Conformément à cette commission, elle déclare que les Evangiles sont authentiques et inspirés ; leur contenu présente désormais la double certitude du document historique et de la garantie de l'Eglise.

Le quatrième Evangile, — insistent les Anglicans, — n'est pas historique, et certains passages des autres pas davantage. Notre-Seigneur n'y a jamais prétendu qu'il était Dieu, mais un Messie humain : ce n'est que plus tard que les Apôtres, S. Paul assez clairement, puis S. Jean formellement dans son Evangile, conçurent peu à peu l'idée de la divinité du Maître et l'affirmèrent. Notre-Seigneur n'a promis aucune infaillibilité « oraculaire » ni à ses Apôtres, — ils ont d'ailleurs commis l'erreur d'annoncer comme très proche le second avènement de Notre-Seigneur et la fin du monde, — ni à son Eglise, pas plus que la perpétuité ou le triomphe final de celle-ci. Il a seulement promis de guider, très en général, ses

fidèles dans leur recherche de la vérité : « Cherchez et vous trouverez, » à condition d'ailleurs qu'ils restent loyalement fidèles à son exemple et son esprit. Il n'a point chargé ses Apôtres de proclamer aucun système dogmatique, et au début les Apôtres ne l'ont point tenté.

— *Réponse.* Ces théories nous reportent aux fantaisies démodées de Baur, Strauss et autres rationalistes : révélation divine, divinité de Notre Seigneur, Eglise, infaillibilité, Symbole des Apôtres, tout est renversé par ces soi-disant « Catholiques Oxfordiens ». Il n'y a qu'à les renvoyer à la littérature du sujet, aux ouvrages de Prat, Tillmann, Billot, Le Camus, Camerlynck, etc.

6. S. Pierre dans le Nouveau Testament. — S. Paul joue dans les débuts de l'Eglise un rôle plus important que S. Pierre ; son avis prévalut même sur celui de S. Pierre au sujet du traitement des Gentils convertis à Antioche. Les « textes pétriniens » ne contiennent pas un mot qui autorise à étendre aux successeurs de S. Pierre les promesses et prérogatives, quelles qu'elles soient, accordées à S. Pierre. Il n'est pas prouvé que S. Pierre soit jamais venu à Rome, et que le Pape soit son successeur.

— *Réponse.* Vieilles objections, maintes fois réfutées. Quelque grand que soit le rôle de S. Paul, ce n'est pas à lui que Notre-Seigneur a dit : « Tu es Pierre... etc. » ; jamais les Apôtres n'ont considéré S. Paul comme leur chef, jamais il n'a élevé la moindre prétention à cette fonction. — Les prérogatives données à S. Pierre, l'infaillibilité en particulier, étaient nécessaires, pour la garantie des fidèles, aux successeurs de Pierre autant qu'à Pierre lui même, et même beaucoup plus, à mesure que le souvenir vivant de Notre-Seigneur et la tradition orale de son enseignement perdaient de leur fraîcheur en s'éloignant dans le passé. — Les preuves historiques de la venue à Rome de S. Pierre ont tant de poids que les premiers Oxfordiens s'en déclaraient tous convaincus. — Et enfin, si le Pape n'est pas le successeur de S. Pierre, qui l'est ?

7. La papauté dans l'histoire. — L'infaillibilité papale est inutile, inopérante : le pape ne définit que ce que tous, théologiens et fidèles, croient unanimement ; depuis qu'elle est décrétée, le pape n'en a guère usé, comme s'il craignait de manier l'arme que le Concile du Vatican, sur sa demande, mettait entre ses mains. On ne sait jamais d'ailleurs quand il parle *ex cathedra*, et sur ce point, ses propres théologiens se contredisent ; ils ne sont guère certains que de deux définitions *ex cathedra*, celle de S. Léon (451) et celle de Pie IX sur l'Immaculée Conception (1854). Le jour où l'histoire, mieux connue, révéla les nombreuses erreurs commises par la papauté (par exemple, au Moyen Age elle s'arrogeait le droit de déposer les rois, de persécuter les hérétiques, etc.) il fallut restreindre à un minimum inoffensif le champ des définitions infaillibles, et l'on imagina, pour sauver la face, cette « autorité ordinaire » du pape, non infaillible, et l'on attribua à celle-ci toutes les déclarations papales, ordonnances, etc., qui pouvaient être compromettantes pour l'infaillibilité proprement dite.

— *Réponse.* Oui, il est certaines de ces déclarations qu'on hésite à qualifier *ex cathedra* ou non. Mais le nombre des définitions *certaines* s'élève à plus de deux ; il comprend au moins celle de l'infaillibilité elle même, et cela fait déjà trois ; les propositions unanimement classées comme *de fide definita* par tous les traités dogmatiques sont bien plus nombreuses ; plus d'une de ces définitions a précédé, et créé, l'unanimité des théologiens (par exemple, celle de l'infaillibilité). — La distinction entre l'infaillibilité strictement dite et l' « autorité ordinaire » du pape est exigée par le simple bon sens, et était connue bien avant les « découvertes » (?) de l'école historique moderne. — Enfin ces polémistes anglicans, en dépit de la définition vaticane qu'ils ont sous les yeux et dont ils arguent : « quand le pape définit une doctrine de foi et de morale, » élargissent illogiquement leur propre définition de l'infaillibilité : ils la limitent d'abord à deux seuls cas non controversés ; ensuite ils l'étendent à toutes les « erreurs » de gouvernement, de politique, de conduite personnelle commises par les papes, tous points où jamais l'Eglise n'a prétendu être préservée de fautes pratiques.

8, 9, 10. L'autorité en matière religieuse : dogme et morale. — L'autorité en matière de foi, — question que les Romains embrouillent à plaisir, — est pour nous, Anglicans, « ce qui nous donne une raison de croire » (that which gives us reason for believing), et c'est, en détail :

a) La personne de Notre-Seigneur : nous découvrons en Lui, soit dans l'Evangile, soit dans les vertus que son exemple inspire à ses fidèles, « quelque chose qui appelle l'amour, l'obéissance, l'adoration, » et cette sympathie nous détermine à la « foi. »

b) Le jugement personnel, qui donne son assentiment aux vérités religieuses, d'après les titres de créance qu'elles présentent ; les catholiques romains, qui en théorie rejettent ce jugement personnel, en usent perpétuellement en pratique : c'est par une décision de leur jugement personnel qu'ils se soumettent aux décisions de Rome ; un acte de ce genre est impliqué dans toute adhésion qu'ils donnent au dogme.

c) L'autorité en matière de foi, c'est encore l'influence dirigeante du Saint-Esprit (promise par Notre Seigneur à son Eglise) qui guide les théologiens dans leurs recherches et leurs controverses, leur fait corriger une à une leurs erreurs, tirer au clair les vérités, une à une, si bien que, finalement, tous d'accord sur tout l'ensemble de la vérité, ils la proclameront avec un ensemble unanime.

d) En attendant, « l'autorité, » ce sont encore les formules des divers *credo* et la tradition vi-

vante et pratique de la foi chrétienne, que l'Anglicanisme, autant que Rome, accepte.

e) En conséquence, l'infaillibilité en fait de *dogme* est inutile, nous le répétons. En fait de *morale*, elle soulève de multiples objections. Si elle ne préserve pas le pape de fautes personnelles contre la morale, comment peut elle le préserver d'erreurs sur cette même morale ? Le pape n'a pas émis de définitions morales ; les « décisions » morales qu'il a pu donner émanaient de son « autorité ordinaire, » étaient donc sujettes à l'erreur et à la révision. En morale, « l'autorité, » c'est la conscience individuelle interprétant et appliquant la loi naturelle dans les cas concrets : désobéir à cette conscience, c'est faire le mal. En particulier, au sujet des pratiques anticonceptionnelles, l'Eglise romaine les interdit en théorie, mais elle permet en pratique au confesseur de se tirer d'affaire en ne questionnant pas le pénitent, quand il juge prudent de se taire, ce qui revient à les autoriser ; l'Eglise Anglicane, plus loyalement, les autorise avec modération, dans les « cas difficiles. »

— *Réponse*. C'est au contraire la théorie anglicane qui embrouille tout, en donnant au terme « autorité » quatre sens nouveaux qu'il n'a ni dans le dictionnaire ni dans l'usage. Elle y fait rentrer pêle-mêle les causes déterminantes de l'assentiment individuel à la foi, qui sont très variées, surnaturelles, naturelles, rationnelles, émotives, etc., et les « motifs de crédibilité » de l'acte de foi ; quant au « motif formel » de l'acte de foi, à savoir l'autorité révélante de Dieu, elle n'en dit mot, parce que ces Anglicans ne croient plus à la révélation d'aucune vérité déterminée.

Ad a). — Cette attirance, cette « sympathie » (phraséologie protestante) que la personne de Notre-Seigneur exerce sur nous est un « motif de crédibilité » et peut nous incliner à penser qu'Il est Dieu ; mais cette conviction émotive relève de la raison simple, ne mène qu'à un déisme du genre de celui du Vicaire Savoyard de Rousseau, et n'est pas la foi chrétienne. Celle-ci croit à la divinité de Notre-Seigneur PARCE QU'il a révélé, déclaré et prouvé qu'Il était Dieu, et que, comme tel, il avait droit d'exiger notre libre adhésion à tout ce qu'il jugeait bon de nous révéler, même si nous ne le comprenions pas, même si nous n'en avions d'autre preuve que sa parole.

Ad b). — M. de La Palisse aurait dit encore mieux qu'on ne saurait juger sans faire acte de son jugement. Mais la question est de savoir *pourquoi* le jugement personnel donne son adhésion. C'est, disent les Anglicans, parce que la raison trouve suffisantes les preuves qu'elle a de tel ou tel dogme ; elle le rejette dans le cas contraire. Le catholique, lui, croit en bloc à tout le « donné révélé » *parce que* Dieu l'a révélé, et bien que son jugement personnel se récuse, ne comprenne pas le mystère, et n'en ait d'autre preuve que le divin témoignage. Ces deux attitudes essentiellement différentes, ne peuvent être désignées par le même mot de « foi. »

Ad c). — Dans l'hypothèse anglicane, en attendant que tous les théologiens se soient mis d'accord pour nous donner la « vérité, » — et ce ne sera pas de sitôt, — nous aurions droit de suspendre notre assentiment à leurs affirmations provisoires, revisables, par hypothèse, et de ne rien croire du tout. C'est précisément ce que font certains Anglicans. Puis, même en supposant tous les théologiens d'accord, quelle preuve aura-t-on (toujours dans l'hypothèse anglicane) qu'ils ne se trompent pas ?

Ad d). — Les formules des *credo* font « autorité » pour un catholique ; mais pour un anglican, elles n'ont pas de valeur en soi, d'après sa propre théorie ; elles doivent auparavant passer au crible du « jugement personnel, » qui en général n'en laisse rien subsister, ou, s'il retient la formule, la comprend tout autrement.

Ad e). — L'infaillibilité n'exige pas l'impeccabilité ; Notre-Seigneur a promis la première, pas la seconde. S. Pierre a pu renier son Maître, Alexandre VI a pu pécher ; ils n'ont rien défini d'hérétique. — Dans ses grandes lignes, la morale a toujours été moins controversée que le dogme et le besoin de définition *ex cathedra* s'y est fait moins sentir.

L'enseignement infaillible de l'Eglise ne s'étend pas seulement à ce qui a été l'objet d'une définition formelle, comme les Anglicans affectent de le croire, il comprend aussi ce qui est contenu dans l'Ecriture et la Tradition, tous points où une définition est superflue. — La conscience individuelle (autre forme du « jugement personnel » pour un Anglican) peut se tromper, même au sujet de la loi naturelle, et a besoin d'un guide ; puis, à côté de cette loi naturelle, il y a les lois positives de Dieu et celles de l'Eglise, dont les Anglicans font bon marché il est vrai, et celles-ci ne peuvent être connues de la conscience individuelle que par un enseignement positif. — Enfin, à propos des pratiques anti-conceptionnelles, le confesseur catholique ne se conduit pas comme disent ces Anglicans ; qu'en savent-ils ? Leur Eglise doute que ces pratiques soient contraires à la loi naturelle, c'est son affaire, elle verra les résultats de sa tolérance ; l'Eglise catholique, d'accord avec toute la tradition chrétienne, n'hésite pas à dire qu'elles le sont.

11. LES ORDRES ANGLICANS. — La controverse est connue de nos lecteurs (voir *Ami*, 26 avril 1928, p. 270) ; aussi nous ne leur infligerons pas ici l'analyse des arguments habituels, dogmatiques et historiques, qui sont échangés de part et d'autre. Les polémistes anglicans ne croient plus à la messe-sacrifice ; d'après eux, cette croyance est un développement dévotionnel inconnu aux premiers siècles ; ils accusent naturellement Léon XIII d'erreur, car c'est justement le manque d'intention de conférer à l'ordinand un sacerdoce